

L'HÉRITAGE SACRÉ DES PLUMES DU PARADIS

Les plumes chatoyantes des oiseaux de paradis ont fasciné des générations de princes comme de collectionneurs. Le musée du Quai Branly, à Paris, retrace leur histoire.

Par Pascale Desclos

Le 8 septembre 1522, un trois-mâts accoste au port de Séville, où l'accueille la cour de l'empereur Charles Quint. C'est la Victoria, unique rescapée de la flotte de l'expédition Magellan, partie trois ans plus tôt pour accomplir le premier tour du monde via l'ouest et rallier les îles aux épices, comme on nomme alors l'archipel des Moluques, au large de la Nouvelle-Guinée, dans l'océan Pacifique. Parmi les trésors que le navire rapporte dans ses cales – clous de girofle, noix de muscade, cannelle – se trouvent cinq peaux d'oiseaux aux plumes d'or et de feu, mystérieusement dépourvues de pattes. Le sultan de l'île de Bacan les a offertes, après la mort de Magellan, au capitaine Juan Sebastián Elcano pour le roi de son pays. “Ces créatures vivent dans l'air sans jamais se poser et se nourrissent de rosée et des rayons du soleil avant de chuter au sol, à leur mort”, murmurent les marins. La fascination de l'Europe pour les oiseaux de paradis vient de naître.

Bien réels, quoique éloignés du mythe originel, ces oiseaux appartiennent à la famille des *Paradisaeidae*, qui compte 45 espèces vivant en Nouvelle-Guinée et dans les îles voisines. Des forêts tropicales côtières aux hautes terres de la cordillère centrale, à plus de 2 000 mètres d'altitude, ces passereaux ont développé au fil de l'évolution des parures extraordinaires : longues et duveteuses plumes caudales aux

Paradisier multifil

Dans son ouvrage *Histoire naturelle des oiseaux de paradis et des rolliers* (1806), le naturaliste François Levaillant (1753-1824) lui donna pourtant un autre nom, celui de *nébuleux* (*Seleucis melanoleuca*), en référence à son plumage vaporeux, jaune soufre. Plus tard, le nom de multifil lui fut attribué à cause des fines plumes allongées qui émergent de ses flancs, et qui n'apparaissent qu'en période de parade nuptiale, qu'il effectue à l'aube en relevant les plumes du haut de la poitrine.

Aquarelle sur vélin (1811), du peintre et illustrateur Jacques Barraband (1768-1809)

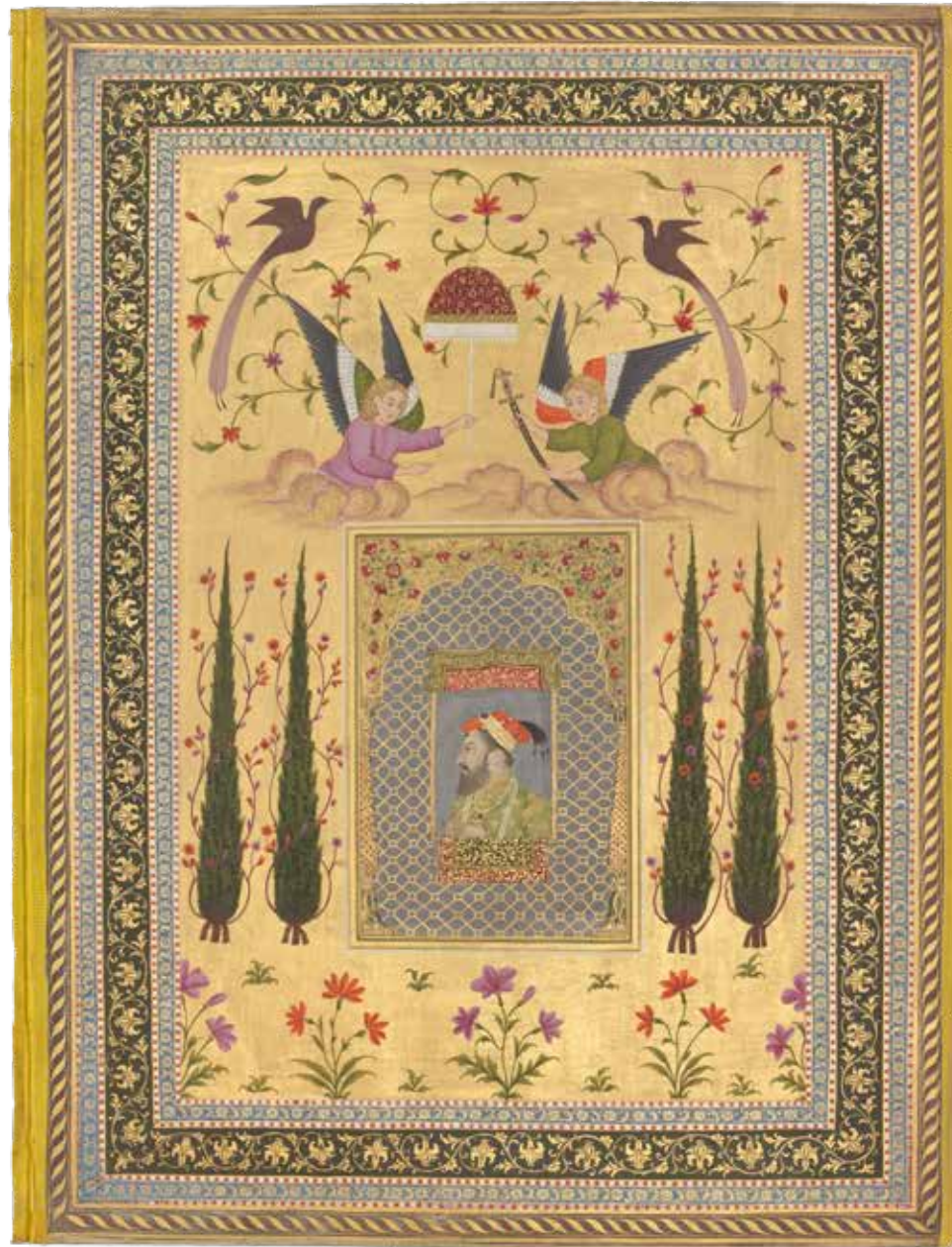


orangés éclatants du paradisier de Raggi (*Paradisaea raggiana*), aigrettes jaunes d'or du paradisier grand-émeraude (*Paradisaea apoda*)... Chez toutes ces espèces, les mâles arborent des atours flamboyants, qu'ils déploient lors de parades nuptiales spectaculaires pour séduire les femelles, au plumage plus discret.

“Selon les travaux menés dans les années 1980 par l'ethno-historienne australienne Pamela Swaling, les Papous de Nouvelle-Guinée connaissent ces oiseaux depuis des millénaires. Aujourd'hui encore, les tribus des Hautes Terres ou de la côte sud de la Nouvelle-Guinée entretiennent avec eux une relation quasi sacrée”, raconte l'océaniste Stéphanie Xatart, commissaire de l'exposition *Plumes de paradis* au musée du Quai Branly. Lors des grands festivals “sing sing” de Mount Hagen ou Goroka, qui ont lieu chaque année en Papouasie-Nouvelle-Guinée, les plumes de paradisiers participent d'un art exceptionnel de la parure où se mêlent peintures corporelles, fleurs, feuilles, défenses de babiroussa. Comme par le passé, elles ornent les coiffes des chefs et des femmes pour souligner leur prestige ou leur beauté. “Les clans papous s'identifient si fortement à ces oiseaux, dont les cris sont assimilés à la voix de leurs ancêtres, que



La fascination pour le paradisier a essaimé en Asie et au Moyen-Orient, par exemple en Perse, où il a nourri la mythologie du simurgh, un oiseau fabuleux à longue queue ici représenté sur un carreau de revêtement décoré en relief et polychromie d'un céramiste qajar (v. 1865-1888).



Le paradisier sur ce portrait de l'empereur moghol Shâh Jahân II (Album de peintures et dessins, v. 1750-1760) rappelle que le mot "paradis" vient du perse "pairi daesa" qui désigne les parcs fermés où les empereurs gardaient leurs animaux extraordinaires.

leurs danses rituelles imitent les parades nuptiales des paradisiers", renchérit Magali Melandri, conservatrice en chef de l'unité Océanie au Quai Branly.

Pour chasser ces oiseaux sans abîmer leur précieux plumage, les tribus utilisent des techniques ancestrales : arcs et flèches à pointe émoussée, collets de fibres végétales tendus sur les branches des arbres les plus fréquentés ; les chasseurs les plus habiles imitent les cris des oiseaux pour attirer les mâles vers leurs

pièges... Sitôt attrapé, chaque spécimen, pattes et ailes coupées, est évidé et écorché. La peau et les plumes sont préservées grâce à un procédé de fumigation. "Bien avant l'arrivée des Européens, les plumes des paradisiers ont circulé de vallée en vallée, scellant les alliances entre les clans et créant des réseaux de prestige qui structuraient la vie sociale", poursuivent les historiennes. Puis les chasseurs des Hautes Terres les ont échangées contre du sel, des coquillages marins ou des haches de pierre polie avec les peuples côtiers qui commerçaient avec les sultanats des Moluques et de l'archipel indonésien. De là, elles gagnaient les ports de Java et de Sumatra, avant de prendre le chemin de l'Inde et de la Chine, où les élites les prisait comme ornements exotiques et symboles de luxe. "Dès 500 av. J.-C., les bronzes de la civilisation Dong Son, au Viêt Nam, représentaient des guerriers papous coiffés de plumes à la proue de leurs navires."

PLUME CONTRE ACIER

Après 1522, les Portugais, puis les Hollandais au XVII^e siècle et les Britanniques au XIX^e siècle, intègrent les plumes de paradisiers dans le

commerce lucratif des épices d'Asie du Sud-Est. Les peaux d'oiseaux sont alors troquées contre des biens manufacturés qui révolutionnent progressivement les sociétés papoues : machettes et haches d'acier, étoffes colorées, perles de verre... Aux côtés des épices, elles traversent les océans pour orner les cabinets de curiosités des collectionneurs européens. "Perpétué par les marchands et les missionnaires hollandais installés sur les côtes de Nouvelle-Guinée, le commerce explose au tournant du XX^e siècle avec l'engouement de la mode victorienne pour les chapeaux ornés de plumes exotiques", reprend Magali Melandri. Entre 1905 et 1920, de 30 000 à 80 000 peaux d'oiseaux de paradis sont exportées chaque année

LES DANSES RITUELLES DES PAPOUS IMITENT LES PARADES NUPTIALES DES PARADISIERS

À VOIR

• *Exposition Plumes du paradis au musée du Quai Branly, à Paris. Du 12 mai au 8 novembre 2026.*

À LIRE

• *Plumes from Paradise (en anglais), de Pamela Swadling, Sydney University Press, 2018.*

vers les maisons de mode et les chapeliers de Londres, Paris, Berlin ou New York. Lors d'une seule vente aux enchères londonienne en 1911, plus de 6 000 pièces sont mises à l'encan, aux côtés de milliers de plumes de colibris et d'aigrettes.

"Il faut dire adieu pour toujours à tous les oiseaux de paradis, s'alarme alors le naturaliste américain William Hornaday. Seule la fermeture définitive des marchés mondiaux peut encore les sauver de l'extinction." Initiée par des femmes de la haute société, la mobilisation pour la défense de ces oiseaux sauvages prend forme dans les années 1900. En Angleterre, la Society for the



Protection of Birds, cofondée par la philanthrope Emily Williamson et soutenue par la reine consort Alexandra, mène campagne contre les "chapeaux meurtriers". À peine nées, la National Audubon Society, aux États-Unis, et la Ligue pour la protection des oiseaux, en France, leur emboîtent le pas. Élaborés dans les années 1910-1920, les premiers protection acts interdisant la chasse, l'exportation et l'utilisation de plumes d'oiseaux de paradis vont aboutir à la Cites, la Convention sur le commerce international des espèces de faune et de flore sauvages menacées d'extinction, signée à Washington en 1973. Avec une exception notable : les peuples autochtones conservent le droit de chasser ces volatiles pour leurs cérémonies traditionnelles. Aujourd'hui, l'oiseau de paradis figure sur le drapeau de la Papouasie-Nouvelle-Guinée, indépendante depuis 1975. •

Les plumes d'oiseau de paradis ornent aujourd'hui encore les coiffes de danse, comme celle-ci datant du milieu du XX^e siècle, arborées lors des grands festivals de Papouasie-Nouvelle-Guinée appelés sing sing.

